



**Bruno Blanckeman**

Université Sorbonne Nouvelle — Paris III

## Mirages de l'événement

**S**i l'on dit communément d'un livre qu'il fait événement, si l'on pense, encore plus communément, qu'un bon nombre de livres publiés constituent des non-événements, plus litigieuse semble l'appréhension de l'événement en sa qualité littéraire — production narrative et effet de fiction. N'appartient-il pas de haut lignage aux champs concurrents de l'histoire, de la philosophie et de la physique — aux jalouses tutelles d'un Prigogine, d'un Heidegger et d'un Paul Veyne? Ses intrusions dans la théorie littéraire procèdent d'un regard second, celui qui voit en les romans une simple réserve à exemples ou qui inclut l'approche ponctuelle des romans dans une réflexion initiée par un concept et portée par une visée plus vastes, d'inspiration métaphysique à dominante phénoménologique — le temps selon Paul



Ricœur dans *Temps et Récit*<sup>1</sup> — ou d'obédience mathématique à option politique — la théorie des ensembles selon Alain Badiou dans *L'Être et l'événement*<sup>2</sup>.

Le tournant du vingt et unième siècle marque-t-il une redéfinition des approches de l'événement fondées sur des modes d'articulation narratifs et des mises en œuvre fictionnelles spécifiques à la littérature de notre temps?<sup>3</sup> Plusieurs œuvres ne prétendent pas plus démarquer la réalité sur un mode psychoréaliste servile que s'en démarquer sur celui du soupçon radical, hystérisant dans les deux cas, mais en sens contraire, leur propre rapport à l'événement. Elles jouent de tous ses mirages pour concevoir des récits ouverts aux illusions sciemment croisées du réel et de l'écriture. Leur enjeu consiste à représenter l'événement sans le créditer d'une capacité à être figuré pleinement ou à poser au contraire comme prémisses l'impossibilité de sa figuration, sans donc recharger sa bonne conscience naturaliste ou nouer en lui quelque visée aporistique. Ces mirages, dont je trouve quelques agissements dans un bon nombre d'ouvrages récents, je les ramènerai à trois ordres de questionnements qui seront moins distingués que déclinés ensemble. Premier d'entre eux : où commence, dans le traitement de l'événement, ce qui relève du principe d'exception, où s'achève ce qui relève de la loi des séries? Est-il inaliénable — donc facteur décisif de singularisation — ou soluble dans la masse — donc moteur partiel d'indifférenciation? Deuxième ordre de questionnement : l'événement obéit-il à une logique de la causalité ou à une dynamique de l'exclusivité? Est-il ou non réductible à une puissance agissante qui le sous-tendrait comme le fil une trame ou le déterminerait comme le principe un épiphénomène? Est-il autosuffisant,

---

1. Paul Ricœur, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 3 tomes (*Tome I : L'intrigue et le récit historique*, 1983; *Tome II : La configuration dans le récit de fiction*, 1984; *Tome III : Le temps raconté*, 1985).

2. Alain Badiou, *L'Être et l'événement*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1988, 560 p.

3. La question traverse un ouvrage comme : *Que se passe-t-il? Événements, sciences humaines et littérature* (Didier Alexandre, Madeleine Frédéric, Sabrina Parent et Michèle Touret [dir.], Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2004, 253 p.)

sinon autoclave? Troisième ordre de questionnement : l'événement désigne-t-il ce qui retient le temps — un point de fixation — ou ce qui l'accélère — une zone de précipitation? Est-il vestige — le repère possible d'une temporalité appréhendée comme durée, c'est-à-dire comme relief — ou vertige — la parfaite métonymie d'une temporalité pensée comme flux, c'est-à-dire processus d'auto-surgissement, donc d'auto-effacement, perpétuel?

C'est avant tout depuis les vicissitudes de son propre sens que la notion d'événement fait mirage. Elle constitue à elle-même son propre antonyme : si l'événement désigne ce qui survient, ce qui modifie inopinément un certain ordre linéaire des choses — gageure romanesque autant que stimulant narratif par excellence —, l'événementiel, considéré comme la somme de multiples événements envisageables, renvoie au contraire à quelque loi commune du surgissement, qui réduit la portée des événements ainsi cumulés à une simple agitation de surface. L'idée d'événementiel rétablit alors l'ordre commun des choses contingentes : elle inclut dans sa définition même des phénomènes de surgissement, de perturbation mais, en les sérialisant, en les normalisant, estompe leur saillant. C'est parce que l'événementiel comme plan neutralise l'événement comme coupe que le réel s'évanouit, comme un mirage, depuis la situation même qui était censée en fixer une approche singulière. D'où l'intérêt, équivoque parce qu'à double tranchant, qu'une certaine littérature manifeste pour les états mineurs de la réalité courante, ce que l'on appelle parfois les « petits événements » en une formule tout à la fois tautologique et oxymorique. Si l'on évitera, sauf à rester sur sa faim, les salivations matutinales d'un Philippe Delerm achetant des croissants dans la boulangerie de son village de l'Eure, on lira les récits brefs d'un Eric Holder, qui s'apparentent à une collection de scènes évanescences et émouvantes en tant que telles : dans le cadre ténu de phrases elliptiques, du vivant moule à la légère ses empreintes, comme saisies sur le vif d'une quotidienneté dorée (une rencontre dans un train de banlieue, l'atmosphère d'un café qui ne paie pas de mine, dans un arrondissement excentré de Paris, la conversation avec

un lecteur rencontré par hasard)<sup>4</sup>. À peine stylisée, la consignation de certains événements particuliers garantit au final la mesure d'une *aurea mediocritas* en laquelle la mélancolie du déjà-effacé le partage à l'excitation du toujours-surgissant. Poussière et pépite, puissance et volatilité des instantanés d'une vie...

Plus dense, plus composé, le livre d'Annie Ernaux *Les Années*<sup>5</sup> donne à lire ce même mirage. Chaque paragraphe ou unité logique de paragraphes caractérise une période spécifique de la seconde moitié du vingtième siècle français, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la dernière campagne présidentielle de 2007. L'écrivaine isole un certain nombre de situations qui ont fait événement de façon historique — des marqueurs politiques ou socioculturels — et de façon personnelle — des marqueurs intimes, liés à des scènes d'enfance, d'adolescence, aux différents âges de la vie adulte. Mais la construction du livre, par périodes successives, et son rythme d'ensemble, cyclique, ramènent les événements commentés, auxquels leur mention confère pourtant un statut d'exception puisqu'elle en fait les garants d'une mémoire collective et individuelle, à de l'événementiel si l'on passe du court terme de la période — les séquences du récit — au long terme de l'histoire — l'ensemble du livre, ramassé dans son titre. Quand chaque suite de souvenirs recouvre celle qui précède avant d'être à son tour recouverte par celle qui lui succède, la crête de l'événement se fond dans l'écume événementielle : référé au long terme de l'histoire et à la seule mesure du livre, tout se décompose qui, au court terme de l'actualité, aux rubriques du récit, possède pourtant de la consistance, du relief, de la valeur. Mirages de l'événement : il n'existe comme tel que par sa découpe arbitraire, qui en dilate ou en dilue les traits, en ouvre ou en restreint la focale, qui distingue dans un seul et même magma événementiel la micro-séquence du macro-phénomène. On rapprochera à cet égard le titre *Les Années* de celui donné à un ouvrage antérieur de l'auteur, *L'Événement*<sup>6</sup>, le premier aspirant le second qui

---

4. Eric Holder, *Les Petits Bleus*, Paris, Le Dilettante, 1990, 57 p.

5. Annie Ernaux, *Les Années*, Paris, Gallimard, 2008, 241 p.

6. Annie Ernaux, *L'Événement*, Paris, Gallimard, 2000, 114 p.

pourtant lui résiste, l'un l'autre se faisant écho par symétrie plutôt que par amalgame, dans la logique d'un projet expérimental qui éprouve différentes formes successives propres à inscrire l'identité de soi dans une double structure temporelle : l'une, figurative, restreinte à la séquence biographique ponctuelle que chaque ouvrage cible; l'autre, abstraite, générée par la coextension des récits à l'échelle de la vie, qui par là même se travaille comme œuvre, devient une œuvre. C'est d'ailleurs cette œuvre impossible, puisqu'inachevée et excédant le cadre d'un livre, que calque dans sa composition *Les Années*, ouvrage au statut étrange puisqu'il poursuit en même temps qu'il englobe la somme des récits antérieurs, comme une longue ligne droite qui se voudrait aussi une grande boucle. On pense dans un même ordre d'idées au *Mausolée des amants*<sup>7</sup>, ouvrage posthume d'Hervé Guibert, vrai-faux journal doublant, à tous les sens du verbe, la composition des récits entre 1977 et 1991 — soit la durée de l'œuvre publiée du vivant de l'auteur.

Chez d'autres romanciers, l'objet narratif et l'enjeu romanesque semblent se tenir non pas tant dans l'événement que dans ce qui lui échappe, son entre-deux. Le curseur se déplace vers l'en-deçà de l'événement, dans les écritures de la chose intime (Laurent Mauvignier, Hélène Lenoir) ou vers son au-delà dans les écritures de la transcendance, à dimension profane (Le Clézio) ou religieuse (Sylvie Germain). Il est dans leur récit une tension structurante entre l'écriture de la scène acquise, celle qui fait l'événement, qui fait événement par son art du relief dramatique, et l'écriture de la scène troublée, qui défait l'événement, le restitue à son improbabilité, à sa fabrique, par l'application d'un principe variable de fantaisie, de poésie ou d'abstraction analytique. Que l'on songe à la scène qui marque et cristallise, dans *La Sorcière*<sup>8</sup> de Marie NDiaye, la séparation de la mère et de ses deux filles, l'autonomie de celles-ci, la solitude de celle-là, et qui se résorbe avec la métamorphose des deux adolescentes en oiseaux s'envolant loin d'un quai de gare où une femme, la mère, en guise d'ailes qui lui permettraient de rejoindre

7. Hervé Guibert, *Le Mausolée des amants*, Paris, Gallimard, 2001, 148 p.

8. Marie NDiaye, *La Sorcière*, Paris, Éditions de Minuit, 1996, 192 p.

sa progéniture, est rivée au sol par des valises on ne peut plus lourdes. L'intrusion du surnaturel dans une réalité familière rend compte du statut par définition équivoque de l'événement intime, qui fait office de crise, de temps de basculement personnel, alors même qu'il relève d'une loi commune, ici d'ordre générationnel et familial, qui le nie en tant que tel, en fait un événement par défaut, la simple actualisation de quelque invariant anthropologique (quand les enfants volent de leurs propres ailes, les parents restent à quai). Ce qui s'apparente à une rupture, un événement-accident, relève d'un ordre de continuité, un événement-nécessité. Quelle est donc la juste mesure de l'événement, sa puissance intrinsèque, entre la temporalité cassante de l'instant par laquelle il advient et la temporalité archaïque dont il constitue un avatar, réalisant un principe qui lui préexiste et nouant par là même du temps au temps? N'est-il d'approche existentielle du réel que par cette réversibilité vertigineuse de l'événement éprouvé comme exclusif en la situation fondamentale qui s'actualise à travers lui? Que l'on songe aux *Microfictions*<sup>9</sup> de Régis Jauffret. Chaque nouvelle, brève, cible un événement éruptif, qui brise un ordre de vie commun, mais cette violence même, quelle qu'en soit la graduation, relève d'une règle des pulsions qui portent souterrainement chacun des événements, donc en neutralisent la puissance sécable. Le livre tient dans ce paradoxe que sa propre expansion, sur fond de chapitres minuscules, rend encore plus sensible. C'est en radicalisant l'effet disruptif des événements, en ramenant leur narration à la saisie d'un instantané et la structure du livre à leur juxtaposition par collage, que l'écrivain suscite l'illusion d'une réalité éclatée en foyers atomiques et d'une humanité éparse en particules horribles. Mais c'est en montant par combinatoire les événements selon un système de variations qui alterne dans la nature même de leurs circonstances les effets de nouveauté et de reprise, qui fait d'un suivi de chapitres des suites de situations, que l'écrivain normalise la vision même qu'il propose de cette réalité, marquée par un certain nombre de crimes récurrents, et de cette humanité, portée par des pulsions autodestructrices similaires (jalousie, folie, exclusion, rancœur).

---

9. Régis Jauffret, *Microfictions*, Paris, Gallimard, 2007, 1040 p.

L'instantané romanesque recouvre pleinement sa valeur étymologique : ce qui se tient en dessous d'un phénomène, le porte et l'exhausse, ce qui fait de l'événement l'épiphanie d'un principe, ce qu'ainsi il révèle en sa qualité de signe accompli. On se rapproche des spéculations vitalistes d'un Pascal Quignard, fin lecteur de Nietzsche, inventant dans *Dernier Royaume*<sup>10</sup> la catégorie du Jadir, le jadis qui jaillit sans cesse, l'énergie de vie, la physis, levant le monde de toute éternité. On songe également aux méditations d'un Philippe Sollers, fin connaisseur de la casuistique chrétienne, distinguant dans *Portrait du joueur*<sup>11</sup> le plan du *factum* et celui du *genitum*, le plan des événements dupliqués, qui se reproduisent par leur seul enchaînement et obéissent ainsi à une causalité immanente, générée par l'activité saisonnière des hommes, et le plan de l'événement inaugural, autoproduit, dont tous les autres dépendent par application et que régit une causalité principielle, à visage d'absolu (hypothèse de Dieu). Tout aussi bien alors nul événement romanesque ne s'autosuffit-il, nulle marquise ne sort-elle à 5 heures sans son déambulateur si tout événement narré se ramène à un paradigme d'événement narrable. Les scènes spectaculaires du *Livre des nuits*<sup>12</sup> de Sylvie Germain, dans lesquelles le héros tente de dominer sa violence, de la canaliser en énergie positive, renvoient *in fine* au combat de l'Ange et de Jacob. À la dynamique romanesque se superpose la démarche heuristique. Des récits isolent une situation, l'instituent en événement, s'inventent une origine, un centre à partir duquel ils explorent et tentent d'arraisonner une réalité profuse, sinon inconciliable avec elle-même si l'on s'en tient à sa seule expérience.

L'intérêt de l'événement devient sémiotique : il s'efface au profit de ce qu'il signifie, dans des œuvres qui en étirent moins les lignes romanesques qu'elles n'en creusent les tenants et n'en prospectent les

10. Pascal Quignard, *Le Dernier Royaume*, 6 tomes. Les cinq premiers tomes sont parus aux éditions Grasset de 2002 à 2005, et le dernier tome au Seuil en 2009.

11. Philippe Sollers, *Portrait du joueur*, Paris, Gallimard, 1984, 312 p.

12. Sylvie Germain, *Le Livre des nuits*, Paris, Gallimard, 1985, 337 p.

aboutissants. Ainsi des récits de faits divers sensationnels, épurés de toute emphase romanesque parce qu'inquiets de comprendre ce qui, à travers l'événement qu'ils relatent, se manifeste par le tort, par le vicié, d'un certain instinct de civilisation (*Un Fait divers*<sup>13</sup> de François Bon, *L'Adversaire*<sup>14</sup> d'Emmanuel Carrère). Ainsi encore des romans d'amour en déveine de romance, *Faire l'amour*<sup>15</sup>, *Fuir*<sup>16</sup>, *La Vérité sur Marie*<sup>17</sup>, de Jean-Philippe Toussaint, préoccupés de dégager l'événement derrière les événements, la raison objectivable d'une histoire derrière le non-sens apparent d'une relation. L'événement comme principe d'exception qui décide de la coalescence d'un couple, de ce couple-là : quelle figure du désir en partage, quel *eros* sur fond de chairs assorties en dépit, ou en raison, d'affects divergents? Les événements, ou le triste constat du schéma-type, narratif et psychologique, auquel cette histoire se ramène, par une usure des codes auxquels en d'autres temps écrivains et amants donnaient le beau nom de fatalité : leurs yeux se rencontrèrent, s'embrouillèrent, se détournèrent, regardèrent ailleurs, se recherchèrent, etc.

Le propre de l'événement serait alors de fonctionner comme une métonymie sans prise, renvoyant à une réalité qu'on ne peut connaître que fragmentairement, demeurant hors synthèse, à côté des tables, des cartes, des panoramas — image d'une réalité tangentielle et tendancieuse, turbulente et polycentrée, que les sciences modernes depuis les années 1920 semblent avoir imposée. D'où la tentation propre à certains romanciers d'alterner l'effet de prise et de déprise, la volonté de déjouer le mirage, de contraindre les événements au sens, d'en faire les supports d'une vision du monde cohérente, et simultanément de jouer du mirage jusqu'à l'ivresse, de se laisser aspirer dans le vertige des événements et d'en faire les accélérateurs d'un passage au vide.

---

13. François Bon, *Un Fait divers*, Paris, Éditions de Minuit, 1993, 156 p.

14. Emmanuel Carrère, *L'Adversaire*, Paris, P.O.L, 2000, 224 p.

15. Jean-Philippe Toussaint, *Faire l'amour*, Paris, Éditions de Minuit, 2002, 179 p.

16. Jean-Philippe Toussaint, *Fuir*, Paris, Éditions de Minuit, 2005, 186 p.

17. Jean-Philippe Toussaint, *La vérité sur Marie*, Paris, Éditions de Minuit, 2009, 204 p.



Dans plusieurs œuvres, l'événement perd ainsi contenance. Sa distinction est impossible. Elle postule un critère d'exception, un réflexe de hiérarchisation là où seule s'impose l'indifférenciation des faits, de nature différente mais d'égale valeur pour peu qu'on applique à fond le principe de relativité, voire d'aucune valeur si on garde à l'esprit, avec la loi du chaos, l'histoire des battements d'ailes du papillon et de l'ouragan qui en résulte. Ainsi dans plusieurs récits d'Olivier Rolin comme *L'Invention du monde*<sup>18</sup> et *Tigre en papier*<sup>19</sup>, la ligne événementielle se ramène à des ondes d'effets sans cause déductible ni conséquence certaine, dans lesquelles chaque épisode, saturé de faits, constitue un aléa qui suscite des réactions se démultipliant elles-mêmes en autant de foyers épars — d'où l'aspect de machine folle, qui s'emballe narrativement, propre à ces romans. Ainsi encore des romans de Christian Oster dans lesquels la moindre des péripéties, devenant à elle seule un microévénement, suffit à faire implorer la notion même d'événement : toute référence à la réalité se transforme en événement à partir du moment où elle devient objet d'écriture, de même toute circonstance, fût-elle anodine, en raison de son appropriation psychique et de la charge sensible qu'elle recouvre (excitation, phobie, exultation, effroi...) <sup>20</sup>. Il n'est pas de raison suffisante de l'événement, lui conférant le statut d'exception que le terme revendique par quelque mirage inhérent au seul logos : il n'est que des éléments constituant des effets en même temps que des causes dans une perte tout à la fois troublante et jouissive de toute raison suffisante. En cela la logique événementielle suffit à défaire la mythologie de l'événement.

C'est alors cette même mythologie qui est à la fois célébrée et défaite dans des œuvres en portant le deuil, chacune à leur façon : la frénésie, ou les événements en rafale, qui se liquident joyeusement entre eux chez un Hervé Guibert (*L'Incognito*<sup>21</sup>) ou un Jean Echenoz (*Cherokee*<sup>22</sup>);

18. Olivier Rolin, *L'Invention du monde*, Paris, Seuil, 1993, 527 p.

19. Olivier Rolin, *Tigre en papier*, Paris, Seuil, 2002, 267 p.

20. Voir Christian Oster, *L'Aventure*, Paris, Éditions de Minuit, 1993, 224 p.

21. Hervé Guibert, *L'Incognito*, Paris, Gallimard, 1989, 228 p.

22. Jean Echenoz, *Cherokee*, Paris, Éditions de Minuit, 1983, 248 p.

le recouvrement, ou les événements enfouis dans les mémoires, enterrés dans l'oubli, mais que chaque couche nouvelle, chaque pelletée de drame supplémentaire fait remonter à la surface, dans la décomposition de toute histoire certifiée, chez un Henry Bauchau (*Le Boulevard périphérique*<sup>23</sup>) ou une Assia Djebar (*Femmes d'Alger dans leur appartement*<sup>24</sup>); l'égarement, ou les événements perdus dans le labyrinthe du temps, et avec eux l'ordre des raisons et des causes vouant les personnages d'un Patrick Modiano à une errance sans fin parce que sans terme assignable, à une plainte d'autant plus mélancolique qu'elle est sans objet formulable autre que l'écho lancinant d'un événement effacé<sup>25</sup>.

Les œuvres évoquées sont contemporaines d'une époque dans laquelle le statut culturel de l'événement, ce que l'on entend et attend par là, s'est profondément modifié. Avec les médias qui le diffusent, voire le fabriquent, tout événement devient potentiellement planétaire, il n'est plus en ce sens que des méga-événements, quelles qu'en soient l'échelle propre et l'importance particulière. Paradoxe, donc : dans cette culture de l'événement, le sens même de l'événement, sa nature, n'ont jamais été aussi précaires tant les informations et les interprétations, les angles et les rythmes de prise se parasitent, se contrarient, rendant difficile son exacte proportion et sa place dans une quelconque échelle de valeurs. Il faut nourrir le ventre à événements, au prix d'une alimentation quelque peu survitaminée. Le politique lui-même, dans ses plus hautes instances, s'aligne sans vergogne sur ce modèle : pas une journée qui ne doive faire événement, comme si telle était désormais la loi de l'actualité — effet d'annonce, pétition de principe, réforme performatives — dans le nivellement et l'amalgame les plus hallucinés des événements eux-mêmes. Dans un tel environnement peut-être conviendrait-il alors de distinguer, à l'intérieur d'une littérature

---

23. Henry Bauchau, *Le Boulevard périphérique*, Arles, Actes Sud, 2008, 256 p.

24. Assia Djebar, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Paris, Albin Michel, 2002, 256 p.

25. Voir Patrick Modiano, *Rue des boutiques obscures*, Paris, Gallimard, 1978, 213 p.

romanesque qui, du *Chasseur de lions*<sup>26</sup> d'Olivier Rolin au *Courir*<sup>27</sup> de Jean Echenoz, fait tantôt la chasse tantôt la course aux événements, les récits de l'inspiration et ceux de la déception — ceux qui, d'un même mirage, choisissent en priorité d'entretenir le charme ou bien de le dissiper, les bretteurs de l'imaginaire ou les braqueurs de la réalité. Les uns en proposent une approche à dominante jubilatoire, les autres mélancolique, quand bien même chacun contient à mi-voix ce que l'autre exalte : d'une part, la croyance réaffirmée en la capacité pour l'écrivain de décrire, donc de donner à comprendre une réalité qui ne serait pas innommable mais par principe déductible de la langue et des œuvres de ceux qui font de ce principe un art; d'autre part, la conscience critique maintenue, dans la pratique de cet art, des formes d'illusion référentielle, romanesque, tropologique, cognitive qu'elle induit.

Chaque œuvre évoquée adapte en ce sens son parti pris poétique à la mesure souhaitée, et éminemment incertaine, des événements qui la séduisent. Les rassemble toutes une même distance face aux postures convenues en matière épistémologique — statut de l'événement — et esthétique — récit de l'événement — : le positivisme hérité d'une certaine tradition naturaliste prorogée jusqu'à nos jours par les usages les plus académiques; le négativisme légué par une certaine modernité encore nimbée de prestige, comme une queue de comète; le confusionnisme survolté qui, sur fond de culture-événement parfois baptisée du doux nom de postmodernisme, tient lieu d'idéologie des temps présents.

26. Olivier Rolin, *Un chasseur de lions*, Paris, Seuil, 2008, 234 p.

27. Jean Echenoz, *Courir*, Paris, Éditions de Minuit, 2008, 144 p.